



RELIGION CIVIQUE ET LIBERTÉS PUBLIQUES

Le télé-évangéliste Pat Robertson lors d'une manifestation publique. À droite, scène dans la prison de Guantanamo. Ci-dessous, Alexis de Tocqueville. Au lendemain du 11 septembre, le premier recours fut la religion.

compagnie de son ami Gustave de Beaumont, débarquait au Nouveau Monde avec le projet d'étudier sur le vif une société de type nouveau, partant de mettre en lumière les traits constitutifs, les avantages, les défauts et les risques d'un gouvernement et d'une société démocratiques, dans lesquels Tocqueville voyait, avec lucidité, l'avenir inéluctable de la Vieille Europe.

Avec franchise, Lévy confesse que, non seulement sa connaissance de Tocqueville était bien inférieure à celle de ses interlocuteurs américains, mais qu'il nourrissait à son encontre les préjugés habituels de sa génération, imbibée du dogme



RUE DEBARTHÈRES

marxiste, antihumaniste et antilibéral. L'Amérique du XXI^e siècle, poursuit-il, n'est plus, certes, celle que Tocqueville a parcourue, et lui-même est un toquevillien de trop fraîche date, pour qu'il soit resté fidèle au programme que lui avait proposé l'*Atlantic Monthly*.

Tout au plus a-t-il conservé certaines étapes de l'enquête de son lointain prédécesseur (les prisons, les églises, la vie intellectuelle...) et confronté ses intuitions prémonitoires (la dialectique de l'égalité et de la liberté, le risque de despotisme démocratique, les dérives de l'individualisme, la prééminence du centralisme sur le fédéralisme, etc.) à la réalité contemporaine. Pour l'essentiel, toutefois, ce pèlerinage est pour lui prétexte à ses propres interrogations : sur l'anti-américanisme et l'antilibéralisme européens, sur le divorce entre l'Amérique et l'Europe, et sur les éventuelles mises entre parenthèses du modèle démocratique que susciterait outre-Atlantique la lutte contre le terrorisme.

Au terme de ce voyage d'un an, vingt-cinq mille kilomètres accumulés et des dizaines de rencontres des plus variées, des plus contrastées aussi. Avec des anonymes, bien sûr, — serveuse de motel, flic d'autoroute, chef indien antisémite, matrone amish, prédicateur antidarwinien, Arabe américain et patriote, danseuse de *lap dancing* de Las Vegas, travailleuse du sexe dans un bordel hygiénique, pilote d'hélicoptère créationniste, archiviste mormon, jeunes soldats de l'US Air Force, militants de la National Rifle Association... — mais aussi avec des puissants et des célébrités : Hillary Clinton, Richard Perle, Samuel P. Huntington, Francis Fukuyama, James Ellroy, Jim Harrison, Warren Beatty, Sharon Stone, Woody Allen, Norman Mailer... À la fin de son prologue, Bernard-Henri Lévy assure que c'est la route qui a fait son livre, et dessiné cet impossible portrait de l'Amérique. Voire...

En dépit d'évocations bienvenues et de portraits sensibles, ce qui frappe surtout le lecteur c'est le caractère curieusement abstrait et intellectualiste de ce long voyage, comme si l'auteur dédaignait de restituer les couleurs et les odeurs, les sons et les reliefs, la texture des voix et la singularité des regards. Bernard-Henri Lévy a beau recourir au lyrisme et même à l'emphase, il ne

"La religion, qui, chez les Américains, ne se mêle jamais directement au gouvernement de la société, doit être considérée comme la première de leurs institutions politiques". Tocqueville (1835).



sait pas donner à voir comme le fait de manière magistrale le maître contemporain des *travel writers*, V. S Naipaul dans ses livres-enquêtes sur les Caraïbes, l'Inde, l'Asie musulmane, ou le Vieux Sud américain. De même, il ne parvient pas à donner le sentiment qu'il est vraiment à l'écoute de ses interlocuteurs, qu'il est capable de s'affranchir de ses préjugés pour entendre ce que ceux-ci ont à dire.

Je me souviens que Naipaul me disait que son art de la maïeutique résidait dans sa capacité à s'effacer presque totalement devant ceux qu'il interrogeait. Avec une sorte d'humilité qui, semble-t-il, fait quelque peu défaut à notre maître-penseur national qui, selon la formule de Louis XVIII sur François-René de Chateaubriand, pourrait voir loin s'il ne se mettait pas sans cesse « devant lui-même ».

Au terme du livre, aussi copieux et difficile à digérer qu'un authentique hamburger *made in USA*, tant prolifèrent les références et les citations (cher Bernard, nul n'ignore que vous êtes aussi cultivé qu'intelligent, point besoin donc d'en multiplier les preuves...), on a le sentiment que BHL avait déjà son livre en tête et qu'il n'a retenu de son périple que ce qui apportait de l'eau à son moulin.

Sans donner tout à fait raison à Garrison Keillor, qui a éreinté *American vertigo* dans les colonnes du *New York Times* – le brillant épilogue du livre développe, en effet, des aperçus neufs ou pertinents, démonte un certain nombre d'idées fausses, et détruit quelques sophismes

des procureurs de l'Amérique impériale – disons que cet agaçant exercice d'admiration, plus rhétorique que critique, n'échappe pas au reproche d'arrogance intellectuelle – et Dieu sait si nous sommes insupportables en éternels donneurs de leçons ou de satisfecit – que nous adressent souvent nos amis de l'étranger, et en révèle moins sur l'Amérique que sur les idiosyncrasies d'un intellectuel hexagonal.

Avec *Dieu est américain. De la théodémocratie aux États-Unis*, Jean-François Colosimo, écrivain, éditeur et professeur de théologie, prolonge, pour sa part, avec plus de fidélité et de modestie, l'esprit et la méthode de Tocqueville, dont il voudrait comprendre pourquoi sa leçon ne nous est toujours pas parvenue.

Les archaïsmes secrets de l'Amérique

Si BHL assure qu'il ne faut pas désespérer de l'Amérique – ce dont, malgré le cow-boy de la Maison-Blanche, les lecteurs de Tocqueville et de Boorstin, d'Aron et d'Arendt n'ont jamais douté – et notamment d'une Amérique « plus incrédule qu'on ne dit », Colosimo pointe avec justesse les méprises européennes sur l'Amérique d'après le 11-septembre, méprises qui ont pour source la sous-estimation du lien ancestral entre religion et politique, pourtant objet de longues analyses de la part de Tocqueville.

« Opposer une Amérique démocratique à une Amérique religieuse ne sert de rien, écrit l'auteur. C'est au contraire toute

MENACES SUR L'AMÉRIQUE DES MINORITÉS RELIGIEUSES

Manifestation de Loubavitch sur la voie publique. La tradition américaine a toujours été d'accorder protection aux minorités religieuses. Mais, depuis le 11 septembre, cette tolérance risque, selon Colosimo, d'être remise en cause.

la singularité des États-Unis que d'avoir constitué la démocratie en politique religieuse et en religion politique. Dès les pères fondateurs, cette dialectique forge un mythe de la modernité où Raison et Révélation ne s'excluent pas, mais s'ordonnent à l'idée nationale. »

Dans cette Amérique dont les attentats du 11 septembre ont révélé l'archaïsme secret, la « tentation impérialiste » devrait s'interpréter non comme volonté de puissance ou manifestation de « real politik », mais comme expression de la croyance ancestrale en la « destinée manifeste » de la Jérusalem du Nouveau Monde. Est-ce pour autant rassurant sur le devenir américain ? À cet égard, Jean-François Colosimo, moins docteur Pangloss que Bernard-Henri Lévy, se montre sinon sceptique du moins prudent : au sein même des États-Unis, les facteurs de division et de conflit ne manquent pas, qui pourraient annoncer des lendemains « plus crépusculaires qu'il n'y paraît ».

■ *American vertigo*, de Bernard-Henri Lévy, Grasset, 496 pages, 20,90 €.

■ *Dieu est américain. De la théodémocratie aux États-Unis*, de Jean-François Colosimo, Fayard, 220 pages, 16 €.